

E. Graciela Pioton-Cimetti

CONTES

DE

MARÉE HAUTE

VOLUME I

TABLE DES MATIERES

L'AUTEUR	3
INTRODUCTION	4
DANSE ET GALET	5
ONASIN	14
TENTATION DE POETE	24
LA TANTE	41
JOUER	43

L'AUTEUR

Graciela PIOTON-CIMETTI, de nationalité franco-argentine, est née à Buenos Aires le 18 décembre 1934.

Docteur en psychologie clinique et en psychologie sociale, sociologue, l'auteur a écrit plusieurs ouvrages dans lesquels littérature et poésie disputent son domaine à la science.

Depuis sa jeunesse, la veine de l'écrivain a toujours été chez Graciela latente et secrète.

Au temps de sa maturité, elle se voue maintenant avec prudence aux tracés littéraires en créant plusieurs textes dont nous présentons aujourd'hui le premier livre au public.

Contes de marée haute représente une délicieuse prose intimiste enracinée chez les ancêtres de l'Indien d'Argentine qui exprime un passé secret presque inexistant de nos jours. Il s'y mêle à la fois une vision catholique sous-jacente aux personnages et surtout aux protagonistes, mais également une mondanité féminine qui apporte des satisfactions au lecteur exigeant.

Ce recueil offre des traits de féminité quotidienne aussi bien latino-américaine qu'européenne. Sans être féministe, elle parle du féminisme et de la vie selon une variété d'angles permettant d'émailler ce premier volume de nuances narratives par une description poétique épurée. C'est ici que commence sa valeur littéraire et, pour le reste, nous laissons au lecteur le soin de faire ses propres découvertes.

INTRODUCTION

Pourquoi les appeler Contes de marée haute ?

Parce qu'ils sont nés au moment de la marée haute du désir.

Ce désir qui est comme une lumière et se répète en forme de trajectoire placée entre la pulsion et le fantasme. Ce sont des contes nés de la dimension d'aimer, insérés dans des structures archétypiques, dans des paysages inconscients, toujours vivants, symboliques et inépuisables.

Je ne sais pas qui est l'écrivain en moi. Toujours est-il que je suis en train de vivre ces contes.

Les personnages n'ont pas envie de partir et je ne peux pas les chasser, car ce sont mes amis, mes guides, mes compagnons de route.

J'écris ces lignes depuis le quatrième étage au 68 du boulevard de Courcelles tout en écoutant de la musique grégorienne.

Cette histoire ne se terminera jamais. Il se trouve, régulièrement, un personnage nouveau qui émerge à l'horizon du désir et qui demande un espace, une parole.

Puisse la marée haute l'engendrer...

Paris, avril 1994.

DANSE ET GALET

Nicanor sut qu'il entrait dans la vieillesse, parce que, désormais, les morts communiquaient mieux avec lui, tandis que le groupe de ceux que Charon invitait dans sa barque s'élargissait sans cesse. Il n'éprouvait plus de chagrin quand quelqu'un partait et cela d'autant moins qu'on le faisait sans prévenir et, si possible, sans laisser une traînée d'odeurs évoquant l'hôpital, la douleur, le passage lent. Il était toujours irrité par la manière dont les survivants étalaient leurs sentiments et laissaient croire qu'ils avaient tellement aimé le mort qu'ils ne pouvaient s'empêcher de le pleurer devant toute l'assemblée. Nicanor était incapable de se montrer hypocrite, parce que, depuis le jour de sa naissance, il avait été doté d'une sagesse foncière. À quatre-vingts ans bien sonnés, on l'avait aimé, haï, soupçonné et souvent érigé en bouc émissaire. Il était encore heureux que les deux guerres mondiales se soient produites au XX^e siècle !

* * *

Nicanor sentait venir la vieillesse, parce qu'il n'éprouvait plus le moindre intérêt pour les histoires dépourvues de transcendance et le temps inutilement gaspillé. Maintenant sa priorité était lui-même, dans cette autre dimension où ceux qui se croyaient vivants ne pouvaient plus accéder ; parce qu'ils passaient leur vie à faire ce que lui-même faisait auparavant : aimer, procréer, mentir et gagner de l'argent ; et parfois, seulement parfois, donner les signes de leur humanité. Certains s'obstinaient à affirmer que la mort de sa mère avait été précipitée par sa carrière dans l'aérospatiale. Mais il était sûr de n'y être pour rien. Il était aussi certain de ne pas avoir provoqué la faillite financière de la famille. Il ne s'en trouvait pas moins qu'à la mort de son père il était en mission sur la lune ; et que, sans doute, sa présence aurait évité certaines irrégularités. Irrégularités que l'on vit, comme par hasard, compensées par l'accroissement inattendu des fortunes personnelles de ses beaux-frères et belles-sœurs. À l'occasion de décès, on les avait vus bien présentes à côté de leurs chers conjoints. Tous, sans exception, avaient pleuré de chaudes larmes et porté ensemble le cercueil du père disparu ; pendant qu'avec une émotion contenue, ils parlaient du « grand absent » Nicanor. À coup sûr, sa seule présence aurait suffi à éviter l'extension des métastases, et donc la mort du pauvre vieux. Comme Nicanor n'était pas là, ils s'étaient sentis obligés de couper le « fil d'argent » que le vieil homme refusait apparemment de toucher. Nous pouvons en conclure que ce fut l'équivalent d'un accouchement provoqué artificiellement, selon une conception euthanasique de la culture de la mort.

* * *

Quelques mois après, revenant de la lune vers la terre, à bord du vaisseau de 16 h 30, il croisa son père. Il montait un magnifique alezan, lustré et haut sur pattes. Son père l'aperçut également et lui adressa un geste

de la main. Il remarqua son large sourire et le regard curieux et extasié de ses yeux très noirs. Il pensa qu'il devait être fasciné par cette nouvelle aventure. S'il avait toujours été un homme attaché au travail, à la famille et à la tradition, en tant que bon croyant, un de ses premiers traits de caractère était effectivement le goût de la découverte et, par conséquent, de l'aventure. Nicanor trouva que son père avait franchement rajeuni. Ses moustaches avaient noirci, et il possédait pour tout bagage visible une canne à pêche d'excellente qualité, son tensiomètre et son stéthoscope. Il chaussait des bottes longues. Nicanor reconnut ces objets comme faisant partie des souvenirs de son enfance.

* * *

Ses parents se montrèrent toujours admirables envers lui. Sa mère était d'une beauté presque excessive, brune et taillée comme une madone. Mais elle n'était faite ni de bois ni de marbre, sinon de chair et d'os. Son père était énorme, agile, silencieux, colérique et despotique. Il voulait savoir tout sur toutes choses et cela en faisait une personne inénarrable.

* * *

Nicanor était naturellement amoureux de sa mère, et il avait de bonnes raisons de l'être, parce qu'elle s'était tellement bien occupée de lui et qu'ils s'aimaient vraiment comme des fous. Si elle était intelligente et belle, elle était aussi insupportable et rondelette. Il avait manqué plusieurs fois, tout petit, de disparaître sous une pile de vêtements divers – propres, sales, repassés ou froissés – au fond de la machine à laver, mais, en avertissant sa mère par ses cris, il avait été sauvé de ces situations par sa profonde sagesse. Il avait commencé sa carrière dans l'aérospatiale comme chauffeur, alors qu'il étudiait le métier d'ingénieur. Un peu plus tard, il décida, en suivant la tradition familiale, de devenir pilote d'essais. Vers la fin de sa carrière, on l'avait nommé à la tête du groupe d'assaut des planètes, planétoïdes et autres objets célestes, non enregistrés dans l'ordre cosmique connu.

* * *

Un des grands plaisirs de Nicanor était de prendre son petit-déjeuner à Paris, au café de la Paix, et de contempler l'Opéra en dégustant des croissants. Toutefois, il préférait dîner au Costanera de Buenos Aires, dans les petites voitures de fabricants de glaces que l'on avait transformées, vers le milieu du XX^e siècle, en restaurants de luxe. Selon sa grand-mère, ces petites voitures avaient éveillé en elle, pour la première fois, la passion et l'extase que seuls comprennent ceux qui ont expérimenté dans leur vie le « choripan ». Le choripan n'est pas exactement une drogue, mais il pénètre par les sens et produit une accoutumance, tandis que son absence dans le temps provoque la nostalgie. C'est pourquoi Nicanor préférait manger à Buenos Aires. Il ne tenait pas à éprouver dans ses entrailles l'âcre saveur de la nostalgie. Il occupait désormais le centre de son propre intérêt et la joie

exubérante de chacune de ses découvertes, dans l'atmosphère magique de son corps, gardait encore toute son intégrité, sa puissance et sa fraîcheur. Les miroirs lui rendaient une image de lui-même qui le surprenait. Serait-il en train de se désincarner ? Pourquoi ne percevait-il ses yeux que comme des charbons ardents et pourquoi son regard était-il devenu doux comme dans les photos de son enfance ? Le reste semblait dilué, comme aspiré dans la tranquille sagesse millénaire des yeux de l'enfant. Oui, il était fort possible qu'il se désincarnât, parce que certaines histoires ne l'intéressaient plus et qu'il ne voulait rien savoir des époques mortes. Au bout du compte, sans le moindre doute, l'homme heureux n'avait jamais de chemise. Il se voyait lui-même comme « l'homme sans chemise ».

* * *

Il est certain qu'il éprouvait bien des choses en regardant ses petits-enfants dans les yeux, mais il n'était pas nécessaire de les toucher, ni de les garder, ni de les absoudre. La rencontre spontanée des regards suffisait à déclencher un phénomène d'illumination et de jouissance surhumaine. Il se souvenait des regards sans fin échangés avec sa grand-mère maternelle. Elle lui avait raconté des histoires extraordinaires ; elle lui avait transmis, comme par télépathie, tout ce qu'elle avait vécu, connu, aimé et haï. Elle était, comme il était maintenant, un regard totalisant dans le non-temps, qui élucidait des scénarios impossibles à imaginer, mais faciles à comprendre une fois bien éclairés.

* * *

Nicanor revécut cette soirée mystérieuse de ses quatorze ans, où il fit l'amour pour la première fois, comme un jeune poulain libre et plein de santé, avec une jeune fille du voisinage. L'été précédent, durant les vacances, assis sous un figuier à Istanbul, ils avaient lu ensemble de la poésie. Le figuier se trouvait en face d'une église orthodoxe du XII^e siècle. La jeune fille portait un vêtement ample, un collier de corail et sa peau était dorée de soleil. Ils savouraient du café turc et lisaient dans le marc, selon les techniques enseignées dans un manuel scolaire trouvé des années auparavant lors de fouilles archéologiques réalisées à Buenos Aires, dans une certaine rue appelée Ibera, à la hauteur du numéro 3900 de l'avenue Cabildo. Le manuel n'était pas trop vieux et il était intact. Il avait appartenu à une femme, peut-être une adolescente. Il était daté de l'année 1952, il n'y a pas plus de cent vingt ans. Dans le marc apparaissaient des prédictions valables pour quatre-vingt-dix-neuf ans, comme le droit de propriété selon la loi. Ensuite, il y avait un « quatre ». Ils ne parvenaient pas à déterminer si le chiffre indiquait des générations ou des incarnations, mais il était sûr qu'il s'agissait de quatre périodes concernant un même sujet : la danse et le temps.

* * *

Nicanor se souvint que, dans cette première après-midi d'amour, ils s'étaient couchés sur la pelouse du jardin de la maison de ses grands-oncles et qu'ils s'étaient endormis rassasiés de désir. Peut-être se réveillèrent-ils dans une autre dimension, parce que les fenêtres de la maison s'illuminèrent et ils virent une scène des années trente. Il y avait une odeur de bois, des bruits de rire qui venaient comme de l'intérieur, avec des sonorités ventrales. Nicanor reconnut une tante qu'il avait vue, alors qu'elle était déjà d'un âge avancé, sur des photos où son cousin Juan-Augusto figurait comme nouveau-né. Peut-être n'était-ce pas elle ; et pourtant, ça ne pouvait être qu'elle, car cette image lui ressemblait trop. C'était la grand-tante qui resta toujours jeune tant que les vents de l'éternité l'entourèrent de crêpe rose, aussi rose que ses lèvres qui ne sécheraient jamais à force de tant embrasser. Embrasser l'homme aimé, les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants des autres, parce qu'elle ne conçut ni n'éleva jamais d'enfants elle-même. Dans la magie de cet instant en dehors du temps, Nicanor la tint contre son corps en train de danser, l'épaule tendue et les hanches aussi légères que les jambes ; le souffle suspendu dans un tango échevelé qui répondait à l'anxiété de son compagnon. Les jambes très longues, les chevilles étroites, les talons levés sans effort, comme collés au mouvement. L'épaule droite, épi de blé ondulant et frissonnant. Qui aurait pu sculpter ce corps sans en trahir les proportions ? Personne d'autre que lui, au milieu de la nuit dans la maison d'Olivos, après l'amour et dans la réminiscence magique.

* * *

C'était l'année 1947 ou 1948, parce que vinrent plus tard d'autres airs de danse qui ne lui convenaient pas. Elle ne pouvait pas comprendre que les corps se séparent, que chacun joue à son propre désir. Et, durant tout ce temps, une fille les regardait, peut-être l'adolescente du livre sur la lecture dans le marc de café.

L'arrière-grand-mère préférait le charleston, plus conforme à sa psychologie et au Lambeth Walk des années cinquante. Toujours il y avait une fille qui les regardait. Nicanor l'entraîna dans une danse avec la rage passionnée de ses quatorze ans et la fureur de découvrir de son père. Il était resté collé à une étoile, tandis qu'il tenait dans ses bras sa chère Cristaline, la fille d'Istanbul ; et dans l'étoile qui ne semblait pas fugace, les protagonistes de son histoire ancestrale défilaient.

* * *

Bientôt il la découvrit, elle était là comme quand il était enfant, la fameuse grand-mère des communications télépathiques. Il n'imaginait pas qu'un homme pût jamais connaître une femme de cette manière. En effet, elle ne dansait pas dans ses bras, elle était simplement la danse même, et, à chaque tour, elle se transformait sans cesser d'être elle-même. Les cheveux blonds, des mouvements de lune qui transite durant la nuit, rapides comme des reflets de soleil sur une cascade. Oui, c'était véritablement un mystère, elle était la danse même. En elle, convergeaient les tambours violents du

vaudou, les danses d'amour et de guerre des ancêtres indiens, le raffinement aristocratique des valse de Strauss et la sensualité provocatrice des lamentations mauresques. Et elle était la grand-mère ! C'est bien elle qui lui racontait une histoire, plus belle encore que celles qu'on lui racontait avant qu'il n'ait un an.

* * *

Nicanor entra au paroxysme de l'amour, et avec la fille de son premier amour, il découvrit des soleils et lunes mêlés, constellés de pétales de roses, sang et miel, qui tombaient des entrailles d'un oiseau marin. Ils crurent que le temps avait éclaté.

Nicanor fut surpris, parce que les aiguilles de l'horloge n'avaient presque pas changé de position. Alors, apparut une nouvelle sensation : une espèce d'envie de dormir. Ils s'étirèrent très fort, mêlant leurs chevelures et leurs transpirations. Ils écoutèrent les jeunes poulains fatigués qui s'éloignaient vers le champ ouvert, et ils s'endormirent...

* * *

C'était le 13 novembre 2070, vers les 5 heures de l'après-midi. Devant la puissance du souvenir, Nicanor éprouva à nouveau le goût de la nostalgie dans ses entrailles. Cette fois-ci, ce n'était pas le « choripan » qui la provoquait, mais sa propre mémoire... Comme poussé par des feux follets, Nicanor marcha rapidement vers l'extrémité du port d'Olivos. Son allure pressée n'empêchait pas ses yeux de se perdre dans les formes sveltes des femmes qu'il croisait en chemin. Il avait toujours été fasciné par les femmes. Elles semblaient posséder – tout au moins beaucoup d'entre elles – le don de balancer leur âme en même temps que leur pas. Nicanor sentait l'impérieuse nécessité de retrouver l'ardente adolescente et de faire exploser le temps une fois de plus. Il ne savait pas si c'était de la griserie ou du délire, mais il éprouvait le besoin de recommencer avec elle.

* * *

Il marchait de plus en plus vite ; sans retourner la tête. Il laissa le fleuve derrière lui, avec sa brise chargée d'odeurs. Son pas se faisait toujours plus rapide. Il retourna la tête un instant et il vit, il sentit, il crut voir passer la femme du tango : l'ancêtre sensuelle, la Vénus tueuse, sacrificielle, dévoreuse. Il ne put s'empêcher de revivre à chaque pas la sensation de la tenir dans ses bras en train de danser. Moulée dans sa robe, passionnée, avec la tête dressée et jetée vers l'arrière ; une tête qui refusait les baisers et un corps qui se livrait au sexe. Il n'eut pas besoin de la repousser, il la comprit dévastatrice.

* * *

Le chemin s'approchait du jardin d'Olivos. À nouveau, une femme traversait l'avenue : les cheveux courts, sombres, les yeux grands, la bouche maquillée. Une petite poupée divine et asexuée, celle du charleston. Elle avançait la tête, les lèvres assoiffées de baisers et le sexe avide de sexe. Femme fertile, femme secrète. Il n'eut pas à l'éloigner, elle fusionna en lui.

* * *

Et, devant ses yeux stupéfaits, qui contemplaient deux mondes à la fois, avec la même passion et la même extase, il vit apparaître l'autre, la troisième femme, la danse même. Nicanor ne marchait plus ; il commença à danser comme ensorcelé, Nicanor était l'héritier de la grand-mère, parce qu'il synthétisait pour elle l'univers des petits-enfants. Il ne s'agissait pas de préférence, mais d'un sentiment de « profonde similitude ». Nicanor ne la vit pas beaucoup, mais le plus souvent possible, et, à chaque fois, plus de la moitié de la communication était télépathique.

En réalité, ils restèrent toujours ensemble, même si les parents tentaient de faire écran et d'imposer leur présence sans que ni lui, ni elle ne l'aient sollicité. L'important est qu'ils aient toujours eu le même âge.

* * *

Quand ils se retrouvèrent tous les deux, ils se reconnurent immédiatement et ils continuèrent à danser comme lorsqu'ils étaient au bord du fleuve Léthé, dans l'un de ces moments de rencontre entre deux vies. Il y avait plusieurs siècles de cela, selon le temps de la terre.

Oui, Nicanor était né à l'extrémité Sud du monde, dans une terre froide et stérile ; mais d'une mère chaleureuse et féconde. Cette mère épanouie, très belle, faite pour être aimée et caressée, fut le premier cadeau de sa grand-mère. La naissance se produisit dans l'éternité, sur une étoile filante. Il était seul avec sa mère.

* * *

Coulait le vin des rivages du fleuve Léthé, où il avait connu son grand-père maternel. Il était sûr que, dans ce temps en dehors du temps, il ne s'agissait pas encore de son grand-père. Il avait été le père de sa mère, et la plus belle passion de sa grand-mère. Ses grands-parents s'étaient tellement aimés que, lorsqu'ils furent charnellement séparés par la mort, ils ne se quittèrent jamais, parce que chacun portait l'autre en soi.

* * *

La grand-mère de Nicanor choisit l'art comme forme de vie et le travail comme moyen de survie matérielle et prix de sa liberté. Elle dansait, elle écrivait, elle peignait, elle aimait et elle croyait en Dieu. Elle était très belle, élancée, terrible, infatigable, passionnée et insatiable. Elle savait raconter les

histoires, les danser, en explorer tous les aspects, les comprendre pleinement, les poumons remplis d'envie de vivre.

La grand-mère gardait des étoiles dans les armoires ; elle était distraite et les égarait toujours, mais, à chaque Noël, elles réapparaissaient pour orner les arbres.

* * *

Nicanor et sa grand-mère étaient amoureux l'un de l'autre. Elle était catholique, bouddhiste et audacieusement syncrétiste. À son cou, pour la défendre du dragon, pendait le scapulaire de l'archange saint Michel. Le dragon ne cessait de rôder autour de sa porte depuis qu'elle lui avait volé le terrible feu qui sortait de son museau, afin de le transformer en habit de flammes très propice à l'amour et très peu chaste. Elle portait aussi un ruban rouge contre les mauvais esprits, sans pour autant ignorer qu'ils ne pourraient pas la suivre au-delà des cinquante ans. Fatigués d'une aussi grande activité, ils battaient en retraite. Elle portait au cou, quand l'harmonie des couleurs le permettait, des petits cœurs rouges que lui avait offerts une femme de Tucuman sur la plage de Miramar ; et une pierre de jais de Colombie donnée par une femme mystérieuse. Les anges et les sorcières s'y mêlaient constamment et l'on y voyait des animaux savants qui répondaient aux questions et des lutins animalisés aux grands pieds, qui faisaient retentir la trompette sur le toit pendant la nuit pour annoncer la présence d'esprits errants fauteurs de démangeaisons. La pierre de jais était suspendue – Cela n'était pas un hasard – à une chaîne en or, achetée sur une route en Namibie, à une imposante négresse du Zoulouland qui vendait de l'or et des pierres semi-précieuses, préalablement imprégnées de chants et de danses rituelles dont l'objet était d'obliger le diable à regarder toujours vers la mer, et, si possible, vers l'Angola.

* * *

Nicanor serra la femme entre ses bras, ivre de plaisir, en dansant un tango long et sensuel ; et il la sentit petite, mais dressée comme les iris des champs. La fille d'Istanbul, la femme de sa vie, avait, elle aussi, la respiration longue, soutenue et calme ; et le désir prompt à l'éveil. Bientôt, elle se tendit vers l'avant et le repoussa, mais seulement un peu, suffisamment pour imposer un total changement de rythme, d'histoire et de latitude. C'était une cadence beaucoup plus archaïque, comme si sa peau était devenue obscure et brillante. Peut-être se trouveraient-ils dans les sierras de Baudó chaudes, humides et dangereuses ; mais sensuelles et amniotiques. Ils se métamorphosaient tous les deux. La mer était éloignée, il n'y avait ni palmiers ni êtres humains tout autour comme dans les peintures de Gauguin, mais l'on sentait que tout était corps, force, instant, négritude. Elle avançait et s'éloignait de lui ; son souffle caressait son torse à chaque va-et-vient. Comme la fille d'Istanbul lui ressemblait ! La fille déflorée d'Olivos, son amante éternelle, qui, au fond de l'été luxuriant, avait la peau sombre et brillante, et le nombril comme un cratère de volcan. Le désir s'empara de lui, et ils se perdirent dans un désert de sable blanc et chaud. Il

y avait les murs détruits et de grandes pierres, dorées par le soleil, et un groupe de palmiers sveltes tendant vers le ciel, les paumes ouvertes en prière d'action de grâces. Les gens portaient des vêtements presque obscurs, peut-être noirs et une musique infinie les pénétrait sans savoir pourquoi. Puis, il la reprit dans ses bras, mais elle le quittait et s'éloignait, dans une espèce de mouvement en spirale ; les jambes maintenant enfoncées, comme les siennes, dans de larges pantalons ceints aux chevilles. Elle était toujours la même : la nymphe constante. Mais beaucoup plus que cela : femme, entrailles, fer, danse, réminiscence, futur, présent, passé, visage, corps, frôlement, baiser, souffle, fleur, sang ; sang dansant en tourbillons ouverts depuis le fond des cratères. Sang, accouchement, sommeil, conte, baiser, nuit, nymphe, enchantement. Nicanor revenait sur la terre par instants brefs, à chaque fois plus brefs ; le sexe, le désir, la fille d'Istanbul, dont le corps était grand et généreux comme celui de sa mère, semblait plus proche, plus avide de lui. Nicanor ne prit pas le temps de penser, il se refondit encore plus rapidement dans cette danse, vertige, soupir, cadence, grand-mère, conte, télépathie, Terre de Feu, conte, Schérazade, long baiser qui peut se concrétiser si la danse cesse, si le soir tombe, si les oiseaux s'endorment dans la frondaison.

* * *

Nicanor sentit entre ses bras la grand-mère de ses contes d'enfant, nymphe constante, femme éternelle, toutes les femmes, amphore éburnéenne d'un autel païen, corps fragile, bambou, temple oriental.

Bientôt, Nicanor se coucha sur la pelouse de la maison d'Olivos, à l'endroit du premier amour et le sommeil du juste l'abrita dans sa douceur. Ensuite, le monde entier s'ouvrit dans sa gorge et il se réveilla à nouveau. Ce serait, peut-être, son dernier réveil sur cette terre. Le temps passait, la chaleur montait des cratères. La pelouse du jardin était humide, c'était l'après-midi, presque le soir. Il eut un tremblement léger quand la fille d'Istanbul le prit dans ses bras, l'entoura de sa chevelure, le garda dans son sexe d'aube millénaire. Le ciel explosa comme ce jour-là, mais cette fois-ci pour toujours. Les étoiles passèrent, mélangées de soleils et de labyrinthes. Ou, alors, ce sont eux qui passèrent ?

* * *

Les années que Nicanor portait sur ses épaules empêchèrent que l'on dise qu'il était mort d'amour ou plutôt, en train de faire l'amour. Le jardinier le trouva au petit matin. Les oiseaux chantaient sans faire attention au beau corps long, proprement vêtu. Le soleil lui caressait le visage et l'auréolait d'argent. Les enfants de la famille, les plus petits, ne parurent pas s'étonner, parce qu'ils l'avaient vu passer. Les enfants de Nicanor se réjouirent d'un départ aussi facile. Il n'avait jamais été malade, ni de mauvaise humeur. Il est vrai qu'il avait peut-être tué sa mère, à cause de l'aérospatiale, mais on n'en était pas sûr, parce que la longue période passée sur la lune lui permit de vivre de nombreuses années et de savoir garder le silence.

* * *

D'un autre côté, comme il fut toujours considéré par le « conseil familial » comme un poulain indomptable, un marginal invétéré, coutumier et, pourquoi pas, un original sans antécédents dans la famille autre que sa propre grand-mère, la mère de la mère illustre de la famille, belle au point de couper le souffle aux cormorans de l'Extrême-Sud, personne ne s'en étonna.

* * *

Tu me demandes, Nicanor, où se trouve le galet ?

*Il est dans ton âme,
qui roulant depuis les espaces sidéraux,
pénétra dans les entrailles des vallées souterraines
pour atteindre d'un seul coup
les cimes de l'éternité simple qui n'angoisse pas.*



La dernière danse

ONASÍN

Les augures l'ont prédit : le fils du roi porterait un manteau d'étoiles, mais il n'aurait pas de tête.

Quand je suis né, mes parents s'inquiétèrent à mon sujet. Ils pensaient que je manquerais de force de caractère. Mille histoires circulaient à mon sujet.

C'était l'été et les gens de notre village pauvre dévoraient le gibier qui proliférait vers cette époque, et ils séchaient le reste de la viande en prévision du rude hiver patagon.

Les prophéties disaient que nous serions les derniers à connaître le Dieu-enfant qui était né très loin il y a des siècles.

Étrange et mystérieuse Patagonie, terre de privation et d'excès !

Ma mère m'allaita en s'étonnant que je sois doté d'une tête et d'une bouche, mais en acceptant sans plus de cérémonie que je porte un manteau d'étoiles qui, dans les froides nuits de janvier, l'envahissait d'une bouffée de plaisir. Ma mère était une belle femme, les cheveux raides et courts, l'air angoissé et paralysé de peur, parce que l'hiver arriverait bientôt, le ciel s'éteindrait, la neige tomberait dans les montagnes lointaines, les lacs gèleraient et on ne pourrait que dévorer humblement la viande sèche qui pendait à notre plafond. Elle était salée de mer, salée par les vents de mer.

Ma mère allaiterait, jusqu'à épuisement, l'enfant-homme dont les augures avaient annoncé qu'il viendrait sans tête. J'avais les yeux noirs et perçants comme elle, et je riais de sa large bouche. Mon rire faisait exploser des étoiles de feu, des étoiles de la Terre de Feu.

Quand les hommes accomplissaient leurs rites, mon père se levait. J'étais présent en tant que fils du roi-cacique, image de la nouvelle puissance.

Les pirogues partaient sur les canaux de la Terre de Feu et, emmitouflé dans des peaux de guanaco, mon père m'emmenait avec lui.

Quand les hommes de la tribu parvenaient à me voir, je dormais toujours, mais autour de mon berceau de roi, les lumières des étoiles, de la lune et les yeux des vieux de ma tribu brillaient.

L'été était somptueux, la viande abondante, les femmes enfantaient sous des cabanes de fourrures. Je suis né en terre froide, mais les pirogues portaient des lumières de feu dans les nuits australes, dans mon monde perdu aux confins des glaces éternelles antarctiques. Quand le sentiment naissait dans notre cœur, le silence se peuplait de rumeurs, d'harmonies. Parce que l'amour grandit partout comme la « bonne herbe » dans les terres du Nord.

* * *

Un jour arriva l'automne froid et impitoyable. Ma mère m'allaita, les yeux fondus dans la lumière de mes étoiles. Et elle m'aima sans tête, car, seulement, pour elle, j'en avais une, et mes yeux noirs ne mentaient pas, ni ma bouche anxieuse, ni mon corps puissant qui devrait supporter ces hivers qu'elle craignait sans savoir pourquoi.

Ma mère est venue du Nord, d'au-delà les hautes cimes, fuyant un mal mystérieux qu'apportaient les étrangers et qui décima sa famille. Nous fûmes les derniers à connaître l'histoire d'un certain enfant-Dieu qui, dans un lieu coupé de notre monde étroit, était né dans une étable et dont la destinée était aussi liée à une étoile.

Les augures ont dit que je naîtrais sans tête, mais avec un cœur et un manteau d'étoiles, que je cheminerais d'un pied viril dans d'étranges contrées, et que les constellations me confieraient à chaque nouvelle lune des secrets millénaires, qu'elles ne confient qu'à ceux qui sont réveillés quand elles ne dorment pas – et elles ne dorment jamais.

Ma mère se parfumait aux essences champêtres et mon père, le roi-cacique, gardait pour elle les meilleurs morceaux du gibier qu'il chassait. Mon père était fort et austère. Il était roi et chassait sans peur dans les nuits tièdes de notre court été. Mon père aimait ma mère, même si elle venait du Nord, parce que le Nord apportait la force et qu'elle seule pourrait engendrer des hommes forts.

Je fus témoin de beaucoup de nuits d'amour dans le sein chaud de ma mère, je fus témoin de ses amours patientes. Mes parents épuisaient la gloire de leurs sexes dans le mystère fugitif de leurs orgasmes et, même sans tête, je fus le cœur, les entrailles et la vie de cet amour sans frontière, ni tristesse.

Ma mère souriait facilement ; encore aujourd'hui, dans les hivers sans pitié, son sourire accompagne ma mémoire et ses rires de plaisir me donnent la force de raconter avec des mots ce que j'ai aimé avec mon cœur.

* * *

Les augures l'ont prédit : mon village de la Terre de Feu s'éteindrait un jour, parce que les miens deviendraient tristes et leurs copulations ne porteraient plus de fruit.

Aux matinées au maigre gibier de l'automne succéda l'hiver. Je savais, parce que les enfants savent ce que les adultes ont oublié, que ma mère devenait triste en pensant à la « bonne herbe » de ses montagnes du Nord.

Mon père était de haute taille ou, tout au moins, c'est ainsi qu'il me paraissait. Je m'en souviens encore et je vois en lui un géant admirable. Il nous aima et il n'eut pas peur. Je buvais aux amphores de son autorité et de sa loi aussi bien que du sein toujours prolifique de ma mère. Lors de mon premier hiver, de mon second et encore de mon troisième, ses seins riches et juteux m'allaitèrent, comme si les hivers n'étaient que d'éternels printemps pour ma jouissance et ma vigueur.

Mais ma mère nous quitta un jour, sans mot dire. C'était une nuit chaude, la première après mon troisième hiver. Et je n'eus plus de sein à téter. Les femmes du village me préparaient de délicieux plats du nouveau gibier. C'est alors que je fus triste et perdis la tête.

* * *

Mon père se rendit vite compte de ma détresse. Parfois, vers le mois de septembre, pendant que je dormais, de mon manteau tombaient des étoiles, laissant des vides d'amour qui ne pourraient être comblés que par de

nouvelles étoiles. Mais celles-ci ne naissaient que dans les terres du Nord, dans les entrailles des vallées, à l'abri des neiges éternelles.

* * *

Mon père marqua mon cinquième hiver de son couteau de chasse sur le bois de son arc. Au premier jour du printemps, nous nous sommes mis en route vers le Nord. Je croyais que lui aussi avait perdu la tête, mais ce n'était pas le cas. Nous allions, simplement, chercher de la « bonne herbe » dans les hautes terres d'où venait ma mère. De la « bonne herbe » et des onguents mystérieux qui guérissent des blessures qui ne se soignent pas, parce qu'elles sont à l'intérieur du corps et qu'elles ne saignent pas en apparence, des onguents pour ne pas mourir, qui doivent être appliqués avec la foi et en réfléchissant à ce que l'on fait, des onguents qui sont inutiles s'ils ne sont pas utilisés par ceux qui savent et accomplissent les rites signalés toujours avant qu'il ne soit trop tard.

* * *

Les vieux du village nous laissèrent partir. Pour nous, pour notre village, il n'y avait pas de guerre. Notre objectif était de survivre. Vers le Nord et vers la mer, il y avait des guerres interminables et cruelles.

Notre village n'avait rien à défendre, à en croire ceux du Nord, mais ce n'était pas si sûr, parce qu'on pouvait apercevoir dans nos canaux, dans les nuits les plus noires, que nous avions accumulé des myriades d'étoiles dans leurs eaux profondes, qui se transmettaient de génération en génération. Un trésor de grande valeur. Pour le trouver, il était nécessaire de plonger dans les profondeurs sombres et liquides. Notre trésor était tel que, quiconque accédait à lui, gagnait l'éternité, c'est-à-dire qu'il ne mourait plus, mais, pour l'atteindre, il faut être ingénieux, savoir que ce que l'on cherche et ce que l'on veut trouver.

Certains avaient osé défier les interdits des anciens ; parce que ces derniers s'opposaient à toute recherche qu'ils considéraient comme insensée. Je n'avais aucun désir de trouver le trésor dans les profondeurs, parce que je suis né avec lui sur mes épaules. Il me serait seulement nécessaire d'acquérir une tête pour le comprendre, mais cela se ferait simplement, si nous trouvions la « bonne herbe » et l'onguent qui soigne les blessures qui ne se voient pas.

Les vents se déchaînaient à chaque fois que nous nous approchions de la mer, mais ils cessaient rapidement comme ils avaient commencé. Les éléphants marins se reproduisaient sur les plages immenses, interminables. C'étaient de grands animaux, qui auraient fait les délices des gens de notre village. Il y avait des phoques, des pingouins et des escargots vides qui dormaient sous le sable ardent. Il faisait chaud, les parfums du vent changeaient à chaque pas, à chaque pas de mille lieux naturellement.

Mon père ne parlait pas beaucoup, mais, le soir, nous faisons un campement et nous allumons sans nostalgie un feu qui nous rappelait notre village. On ne l'avait pas volé, mais on le portait avec nous vers le Nord, pour nous assurer protection, cuisson et illumination.

* * *

Nous sommes rentrés, parce que nous devions rentrer. Un peu comme s'achèvent les songes, parce qu'il faut se réveiller. Les airs du Nord venaient chargés de guerre. J'ai vu mon père, pour une raison ou pour une autre, perdre son courage pour continuer. Peut-être se rendait-il compte qu'il ne trouverait pas ma mère au Nord, mais simplement de la « bonne herbe » et cet onguent pour guérir les blessures cachées. Lui ne paraissait pas croire aux remèdes miraculeux et il préférait voyager à l'intérieur de lui-même pour guérir ses blessures. Je parle de ses blessures, parce que ce n'était pas seulement le départ de sa femme, ma mère, qui lui causait de la peine, mais l'impression d'un nouvel ordre des choses qui s'imposerait bientôt aussi à nous.

Nous sommes ensuite allés récupérer et vivre ce qui restait d'allégresse vierge dans notre pauvre village. Avant de commencer notre voyage, je savais que nous allions prochainement rentrer.

* * *

Nos légendes indiquent qu'il n'était pas bon de partir, que l'on devait accepter les lois éternelles et immuables et que les changements ne se feraient pas par notre départ, mais par la venue d'autres hommes qui apporteraient la vie et la mort, des vérités et des mensonges, des joies et des peines.

Et, peut-être, un Dieu nouveau qui révélerait à chaque être humain comment certains problèmes peuvent trouver une solution et d'autres pas.

* * *

Dans notre village, les femmes étaient à la fois aimées et craintes. Selon d'antiques traditions yamanes, les animaux de la terre et de la mer avaient été enfantés par ces femmes qui, longtemps rassemblées dans la « grande cabane », au centre du monde, avaient trompé les hommes, en leur imposant une dure servitude.

Quand l'artifice fut découvert, la plupart moururent. Certains réussirent à s'échapper et à se transformer en animaux. Le temps viendrait de découvrir la valeur de ces femmes qui enfantaient dans leurs jeunes années et se consacraient plus tard, dans leur vieillesse, à enseigner les secrets de l'accouchement et de l'éducation aux plus jeunes.

Une histoire racontée pendant plusieurs générations nous a aidés à comprendre et à respecter les femmes, parce que leur fertilité dépendait de leur état d'âme et donc de la survie même de notre village.

On raconte qu'un jour, après un hiver très dur, un homme aperçut un ibis volant au-dessus de sa cabane. Il communiqua en criant la nouvelle à tout le voisinage, parce que la venue de l'ibis annonçait la fin de la saison froide. Tous les habitants de la région se réjouirent de la nouvelle et manifestèrent leur joie par des cris stridents.

Tout ce tintamarre déranger l'ibis qui est un animal très délicat et entend être traité avec formalité. Très vexé, il s'éloigna des lieux, il fit tomber un froid atroce et il décréta la continuation de l'hiver avec une rigueur accrue.

De grandes chutes de neige frappèrent la région. La neige tomba pendant des jours entiers. La chute de la température fut telle que la mer gela et la terre se couvrit d'une croûte glacée. Les habitants de notre village yaman ne pouvaient pas sortir de leurs cabanes, même pas pour ramasser du bois, qui, d'autre part, se faisait rare.

La mer étant gelée, il n'y avait plus de pêche, la famine se déclara et beaucoup de gens moururent. Ils moururent lentement, mais sans douleur, parce que le froid endort.

Je me demande maintenant, en essayant d'écarter la nostalgie, si ma mère épuisée mourut de froid en essayant de me transmettre sa chaleur. Je crois que ce genre d'interrogation me poursuivra toute ma vie, mais je suis sûr que la réponse viendra un jour quand, à mon tour, je prendrai femme, aurai des enfants et pourrai voir cette femme devenir mère. De toute façon, ce n'est pas avec la tête, qui me manque, que je serai capable de répondre aux grandes interrogations, mais avec le cœur, dont je sais qu'il existe même si je ne peux pas le voir, parce que je sens ses battements toujours égaux. En fait, peut-être ne sont-ils pas toujours égaux. Il y a des moments où quelque chose me serre à l'intérieur et le rythme s'accélère, quand le printemps est dans l'air et que je pressens que la vie possède un secret ; ou quand, dans le plus grand silence, nous attendons que l'animal s'approche pour le chasser ou, parfois aussi, en regardant le trésor au fond du lac. Alors mon cœur accélère et je désirerais passionnément m'enfoncer dans les profondeurs et capturer une étoile. Mais je dois contenir mon impulsion, et maîtriser mon cœur qui pleure sans bruit, parce que cette recherche dans les profondeurs me permettrait éventuellement de comprendre et de connaître l'immortalité que les autres ont acquise en partant à la recherche du trésor sans jamais revenir. Peut-être rencontrerai-je ma mère. Mon cœur pleure. Ma tête est à l'intérieur de lui. Je ne peux pas demander aux autres de la voir, parce que ce n'est qu'une figure de proue qui me permet d'être reconnue et respectée. Fils de cacique, j'ai le pouvoir et la force, je suis chargé de l'organisation et du commandement. Mon regard doit être net et fixe, mon geste doit être sûr pour donner confiance, ma parole doit être ferme, elle ne doit pas trembler ni trahir l'indécision quand elle ordonne.

* * *

Quant à l'ibis, cette femme sensible, tragiquement puissante, le temps vint pour elle de s'apaiser. Elle voulut redevenir clémente. Alors la chaleur revint, un soleil radieux liquéfia l'eau de la mer et la terre gelée. L'oiseau, comme toute femme, était excessif.

C'est notre problème d'hommes de trouver le juste milieu pour ne pas irriter ce qu'il y a d'excessif dans la femme, parce qu'une femme est une espèce différente de l'homme. Elle a besoin de considération pour trouver le bonheur et rayonner la bonté, sinon c'est la destruction et la mort qui émaneront d'elle. Il est sûr que c'est nous les hommes qui faisons la guerre, qui chassons et qui saignons les animaux. Toutefois, à l'origine des guerres,

il est fréquent de trouver des femmes qui les provoquent et nous envoient à la mort. C'est pour manger que nous chassons, mais elles sont présentes à notre esprit quand nous le faisons, car nous devons les protéger.

Enfin, la quantité de glace accumulée était tellement grande que la chaleur solaire n'arrivait pas à la faire totalement fondre. Le niveau de la mer s'éleva jusqu'à recouvrir toute la terre à l'exception des plus hautes cimes des montagnes. Le soleil était si chaud que les arbres dans les hauteurs étaient calcinés. C'est pour cela que, depuis lors, les hautes cimes manquent de végétation et que les femmes de notre village sont honorées avec attention, afin d'éviter les ruines du monde et les guerres de l'âme.

* * *

Pendant que nous rentrions en portant le feu, nous sentions sans nous le dire que notre peine augmentait lieue après lieue. Des ruisseaux, des silences, une terre sans relief ; davantage de terre, davantage de relief, davantage de silence. Nous avons chargé le feu de notre croyance sans éprouver l'évidence de l'existence de ce que nous croyions. Ni de mère, ni de femme, ni de « bonne herbe ». Seulement la terre qui tombe dans l'eau des lacs, vers le Sud.

* * *

Klok fut mon ami. Mais pas comme les autres, avec lesquels on joue, mais on ne discute pas. Un soir d'octobre, il s'est approché timidement. Le soleil brillait sur les champs verts. Depuis les buissons, les odeurs luxuriantes du printemps chaud et humide montaient, sensuelles jusqu'à nous dépouiller en un souffle des souvenirs de l'hiver. J'avais douze ans et je me préparais non sans angoisse aux cérémonies d'initiation qui marqueraient mon entrée dans la vie adulte. Klok devait aussi le faire. Il entrerait avec moi et les autres dans la cabane des hommes. Nous entrerions comme enfants pour nous insérer dans la vie comme adultes. Beaucoup de doutes, de choses qui nous traversaient le cœur à tous les deux et qui nous conduisaient à nous interroger mutuellement imprégnaient nos dialogues. Nous avons conclu que le passage représentait, pour tous les deux, une série de conséquences pour lesquelles nous n'étions pas préparés.

En entrant dans la cabane des hommes pour l'initiation, nous devions accepter les secrets de ce que, naturellement, nous ne pouvions pas partager avec les femmes, parce qu'elles étaient exclues de ce monde viril ; parce que, comme je l'ai dit, dans un moment, aux origines des temps, elles avaient soumis les hommes à la servitude. Eux découvrirent le complot et tentèrent de les éliminer complètement, ce qui était naturellement une chose impossible et, selon Klok et moi, bien injuste. Par manque de mère dans mon cas et par excès de mère dans le sien, nous considérions et admirions la femme. À l'intérieur de la cabane, chaque année, les hommes criaient fort en faisant croire aux femmes qu'ils étaient des esprits de vengeance. Il fallait leur faire peur tous les ans pour qu'elles ne se rebellent pas. Nous étions, nous, ceux qui se rebellent, Klok et moi.

* * *

Les nuits de la fin octobre étaient brèves. Nous avions l'habitude de partir vers les canaux pour contempler notre trésor. C'était Klok qui avait les idées ; j'essayais de le suivre dans ses raisonnements. Parfois, je me perdais à essayer de me souvenir de mes rêves. Parce que je rêvais, non pas de la viande abondante, mais de l'éternité. La plupart étaient des rêves éveillés, mais pas tous. Pendant que je dormais, et je le sais bien, parce que la mort et le rêve sont frères, ma mère réapparaissait agréablement ; et je me réveillais réconforté, prêt à prendre mon arc et à frapper un pétrel en vol, à le cuire sur le feu et à le manger. Klok profitait de mes moments de joie et nous partageions la chasse et les rires.

Une nuit, depuis le sommet d'une falaise, Klok visa une étoile. Comme je n'étais pas suffisamment présent à moi-même, je ne pus éviter le geste et l'éclaboussure qui suivit. Lui se couvrit la tête en attendant l'éclatement de tous les mondes qui devait suivre la chute de l'étoile qu'il croyait avoir atteinte sans aucun doute. Il ne se passa rien. Klok essaya d'atteindre l'étoile tombée sans bruit au fond du lac. Il s'approchait, mais elle s'éloignait ou se diluait dans les eaux qui étaient tranquilles auparavant et qui étaient maintenant tumultueuses à cause des mouvements désordonnés de Klok.

Il est sorti comme il a pu, et je ne l'ai pas aidé. Quelque chose comme de la rage m'imprégnait. Il était prétentieux de descendre des étoiles sans être ni Dieu, ni Adulte, ni Cacique. Klok essayait de retrouver sa dignité. Sans commentaire, nous sommes rentrés au village.

Le jour commençait et les étoiles se cachaient avec une précision renouvelée. L'histoire ne s'est pas répétée. Le jour de l'initiation approchait et je découvris des larmes dans les yeux de Klok. Nous devions nous éloigner définitivement du monde des femmes.

* * *

J'étais tellement fatigué que j'ai parlé à mon père en pensant qu'il aurait un sentiment d'horreur vis-à-vis de moi. Mais il se tint coi et j'ai senti quelque chose de l'ordre de la participation. Je lui ai alors demandé depuis quand et pourquoi, dans la création, l'homme et la femme s'étaient transformés en êtres antagonistes.

Que s'était-il passé pour que les femmes soumettent les hommes à la servitude ?

« Les hommes – me répondit-il – regardent vers le haut et les femmes vers le bas. Les regards se rencontrent quand ils se portent dans la même direction. Depuis tout le temps, les hommes ont la nostalgie du soleil et les femmes de la vie souterraine. Les femmes regardent vers le bas leur ventre plein de l'enfant, elles l'allaitent, elles cousent les cuirs, elles nettoient les chaumières, préparent la nourriture et font la famille. L'homme était rêveur et désordonné ; il perdait le sens de l'orientation en suivant le vol des oiseaux dont ils enviaient la liberté. La femme a dû réduire l'homme pour le ramener sur terre et pour qu'il se préoccupe de la progéniture, de la tribu et de la chaumière. Ensuite, elle devint dure, parce qu'elle devait s'occuper de la perpétuation de l'espèce. Les hommes se rebellèrent contre ce joug. »

La voix de mon père se remplit d'émotion et de tendresse : « Je ne crois pas qu'ils les aient tuées, mais ils les ont réduites, pour les obliger à devenir féroces comme les fauves des buissons pour défendre leurs enfants. »

Un long silence fit suite à ces paroles. J'ai senti que lui aussi, en son temps, s'était rebellé et n'avait accepté qu'avec douleur la loi de l'adulte.

Une plus grande paix remplaça l'angoisse. Klok et moi nous nous préparions à l'initiation sans ressentir que, par elle, nous cesserions d'être des êtres humains, des enfants, des hommes, des vieux, dans le temps d'exister.

* * *

Onaisín venait du Nord, mais pas son nom. Onaisín s'appelait Dolores. Indienne jusque dans les entrailles, elle fut baptisée dans la nouvelle religion, la religion des hommes qui chercheraient, à force de croix et de persuasion, à arrêter les guerres. Onaisín s'appelait Dolores. Elle avait les cheveux longs et le sourire facile. Elle était différente de nous. Une fois brûlée son allégresse sur les routes immenses du déracinement, elle gardait, néanmoins, son énergie. Elle essaya de me faire partager quelque chose dont je sentis la force, mais dont l'ampleur m'échappait.

* * *

Enfin vint le moment pour moi de prendre femme. Alors Dolores et moi nous sommes rapprochés, parce qu'elle venait du Nord, tandis que mon père et moi, tout comme les gens de notre village, nous nous replions de plus en plus vers le Sud.

Le Nord... Quel Nord ? Celui de ma mère ? Non. Le Nord de Dolores qui était proche. Le Nord des guerres cruelles que les hommes de la croix essayaient d'arrêter, mais sans y parvenir véritablement. Elle était sans père ni mère, abandonnée à son sort, mais avec la foi nouvelle. Elle était arrivée avec les Blancs, par le Nord de la grande île de notre Terre de Feu. Son peuple, parce que beaucoup sont venus vers nous et ont adopté nos coutumes de vie, venait d'une péninsule entre la grande mer et les montagnes intérieures. C'est ainsi que l'Ona s'intégra au Yagan et mélangea son sang et sa vie avec nous.

* * *

Je la vis un jour au milieu des nouveaux venus, enveloppée de peaux claires de guanaco, ce qui faisait ressortir le cuivre rouge de sa peau de petite fille. Elle était petite et agile, svelte et bonne chasseresse. Elle ne perdait jamais une flèche. Elle savait courir contre le vent pour que la proie ne la flaire pas. Les chiens la suivaient à travers les bois, les collines et les ruisseaux. Les femmes de notre village ne chassaient pas, mais elle si.

Je la sentais possédée par une vie occulte et souterraine. Elle s'asseyait en silence pour regarder le crépuscule ou le feu. Les flammes jouaient en éclairant la petite croix qu'elle portait à son cou. Je me mettais dans la pénombre pour la regarder en essayant de comprendre pourquoi son silence

m'intimidait plus lorsqu'elle se tenait coite, si coite qu'elle était presque immobile.

Elle me regardait et elle me pénétrait seulement les yeux. Elle fut toujours consciente que je n'avais pas de tête. Pendant ses silences tranquilles, ses yeux interrogeaient les flammes. Elle n'avait pas peur. Je lui faisais peur. Je la regardais depuis la pénombre que projetait la nuit, un peu à l'écart du foyer. Les ténèbres depuis lesquelles je l'observais étaient comme celles des grottes qui avaient pour effet de m'apaiser. Elle accepta mon manteau d'étoiles et je répandais sur lui des regards sincères pleins d'un amour nouveau, qu'elle ne fut pas sans percevoir.

* * *

Bientôt je me rendis compte que Dolores ignorait les secrets de l'eau et des pirogues.

C'est alors que je l'amenai à la mer. Ses yeux s'écarquillèrent en voyant le feu de la pirogue se refléter sur l'eau des canaux. Je l'amenai loin, parce qu'elle n'avait pas peur et je lui montrai le trésor, notre trésor. Je sentis qu'elle aurait voulu se lancer à la poursuite de l'étoile la plus proche, et je la saisis avec fermeté. Mon cœur battait fort. Elle sut alors qu'elle devrait m'obéir.

* * *

Les hivers ne la rendaient pas triste. Bien sûr, les événements le favorisèrent. Une baleine vint échouer sur nos rivages et nous eûmes un long hiver et encore un autre hiver sans privations. Les pétrels et les oiseaux marins abondaient alors et nous eûmes de la nourriture en abondance. Mon père nous regarda grandir ensemble.

Certains vieux partirent et d'autres les remplacèrent. Ils partirent là-haut vers les cieux, vers la grande lune où habite ma mère. En partant, ils emportèrent avec eux une partie du secret de mon absence de tête.

Les augures ne se préoccupaient plus de moi. J'étais fils de cacique, j'étais le sang et la force. Ma présence imposait le respect et le silence, mon cœur caché s'exprimait dans la puissance de mes gestes.

* * *

Mon village aimait le rire, la paix et la continuité. Quand je la pris pour femme, je lui changeai son nom de Dolores. Je l'appelai Onaisín – terre du feu –, mais elle continua à être chrétienne et à garder ses souvenirs. Onaisín avait les bras légers et lisses.

Dans les nuits d'hiver, elle cousait des peaux de guanaco près du feu. Sa chaumière était propre et sèche. De son peuple, elle avait appris à la changer de position facilement, à en obstruer l'entrée quand tombaient les pluies torrentielles ou la neige. À mon tour, je sentis que je devais obéir à quelque chose en elle, parce que, ce qu'elle avait découvert par les Blancs qui la baptisèrent du nom de Dolores, lui permettait de rester ferme quand la

bourrasque venait de la mer ou quand les cruels hivers menaçaient de nous exterminer.

Onaisín parlait de foi, d'espérance. Elle parlait sans arrêt de choses lointaines : une étable – chose grande pour moi qui ai seulement connu la chaumière, parce que dans les campements du Nord, je me souviens seulement de ce voyage avec mon père, une grande fumée de mort et de peur. Une étable, un enfant né Dieu ; un enfant dont la naissance fut marquée par une étoile.

Une fois grand, il mourut sur la croix. Dolores disait que, pour nous sauver, pour nous donner l'immortalité, pour que nous ne pourrissions pas comme les restes des petits agneaux dévorés par les condors, nous devons croire.

Dolores parlait de salut, mais son Dieu était mort. Non ! Il était ressuscité et il était allé au ciel, au grand ciel de la grande lune où habitait ma mère.

En portant son signe, on pourrait obtenir l'immortalité sans qu'il soit nécessaire de s'enfoncer dans les profondeurs pour comprendre les étoiles. Mais, pour que le symbole de la croix de l'enfant éternel soit vivant, nous devons avoir des enfants et leur raconter l'histoire et les baptiser dans le nom de cette croix.

Je crois que l'enfant de cette étable n'avait pas non plus de tête, mais un cœur.

* * *

Je reste en portant l'immortalité de mon manteau d'étoiles pendant que je vois mon village s'éteindre et ses copulations sans fruit.

J'ai vu partir mon père et Onaisín vers la grande lune. Elle partit sans jamais avoir l'enfant qu'elle voulait baptiser dans le nom de la croix, mais je n'en ai pas pour autant cessé de croire que l'immortalité existe dans la profondeur des entrailles d'une femme et ensuite dans la grande lune.

* * *

Je suis ici, je reste dans l'espace sans temps, témoin vivant de mutations prodigieuses, conteur d'histoires éternelles qui remontent à la naissance du feu dans les entrailles de la terre. Je suis témoin d'un Dieu énorme avec qui je partage paisiblement mes étoiles.



TENTATION DE POÈTE

I

Alcool, rêve, oui, rêve. Rêver beaucoup, jusqu'à ce que les paupières tombent dans une trouble solitude de baisers jamais donnés, mais fortement imaginés. Passion sans résolution et sans objet au milieu d'une longue nuit dans un somptueux appartement, dressé au troisième étage d'un hôtel particulier, propriété d'un aristocrate fatigué d'attendre le retour de son roi déchu et qui cède la place au poète pour mourir sans héroïsme dans un vieux lit riche d'histoire. Rêve du poète, pas légers de l'aimée sans nom, lettres éparpillées dans un excès de souvenirs et une profusion de formes tentantes et hallucinantes qui se rapprochent, tandis que résonne le fracas d'un orage plus que méridional dans un Paris en dehors du temps, qui ne s'emporte jamais. Sobre comme la mort. Tentateur comme l'enfer de Dante. Exquis comme ton amour que je cherche quelque part, tandis que la fatigue m'abîme les entrailles. Je veux te rêver, toi qui m'es si chère, parce que tu es sobre comme la ville, mais tentatrice comme l'enfer et encore plus fragile, beaucoup plus fragile que moi, qui te rêve et te tient dans mes bras depuis des siècles, tandis que je t'imagine possédant ces yeux aussi larges que ceux de la femme du poème de Neruda.

Je t'ai connue et tu as été davantage mienne que ma propre vie. Tentation de poète : frustré et solitaire, contemplant ta nuque inclinée sur ton œuvre de création. Cela ne pouvait te troubler, car tu avais tout dans ta petite tête ronde, insolite et enfantine, qui ne se terminait jamais, parce que tes cheveux étaient sans fin. Embrouillés, dispersés, ordonnés. Un étrange monceau d'or à mille carats exaltait cet incroyable prolongement de tes pensées austères et intelligentes de femme éternellement vierge. Non, c'était trop, tu avais toujours quelque chose à faire, à concevoir, à créer et bientôt tu t'étirais sur le lit assoiffée de désir en demandant la passion comme si tu n'avais jamais été absente.

* * *

Tentation de poète : te comprendre, parce qu'à ce jour je ne te comprends toujours pas et je redéfais l'immense pelote que nous avons enroulée ensemble. Je t'ai connue en automne. Je portais autant d'années que toi, mais mille ans de plus, mille ans de plus à te rêver. On t'avait sellé un cheval alezan et je revenais à bride abattue, ma monture transpirant comme mon âme de rêveur impénitent. C'était presque la nuit. Que faisons-nous là-bas tous les deux ?

Tu jouais, avec cette passion sincère qui t'est propre, un rôle convenant à ta nature héroïque. Les feuilles des arbres tombées sur les pavés parlaient de soleils morts, d'étés luxuriants et disparus. Tout était humide. Peut-être pleuvait-il encore. Je me mis à desseller et laver le cheval, ses sabots et tout le reste. Je le nettoyais lentement, citoyen d'entre deux mondes : celui du

cheval avec ses nécessités et le tien, le tien. Le tien : carmin, fraise, nuit, baiser, crime, rideau, lit, vent, joncs, lit, plus de lit, plus de rideau, plus de désir, désir impérieux. Je ne t'ai pas appelée, mais tu es venue. Légère, sans gêne, les yeux dorés comme la paille et ce désir pressant que je n'avais jamais connu. Je ne sais pas ce que l'on avait fait de ton alezan sellé. Seulement plus tard devions-nous retrouver le calme et les chevaux. Je ne sais pas si les pavés formaient un sol facile, car ton corps brûlait gracieusement. Pourquoi m'as-tu embrassé en automne ? Tu aurais pu le faire en hiver, sur le champ enneigé, mais sur un terrain ouvert, pas ici. Pourquoi ce baiser, pourquoi ce désir et cette urgence de l' " ici et maintenant ", que je n'ai pu accepter et aimer moi-même que beaucoup plus tard ?

* * *

Tentation de poète : justifier, découvrir, tenter, dramatiser, expliquer, rêver. Finalement, j'aurais dû accepter l'esclavage, me rendre à ton désir impérieux et pressant, sans chercher à te porter systématiquement, sous un quelconque prétexte, vers mon univers de torturé silencieux. Oui, tu avais les yeux propres et la force émouvante de ceux qui savent désirer sans se dire que l'odeur des chevaux est excitante ou que l'automne érotise. Il y avait une rivière qui coulait près de la ville, une rivière comme toi sans prétention, une grande maison, un lit, ton amour qui brûlait et mon silence de ne pas chercher à te comprendre.

* * *

Tentation de poète : la grande paresse, l'ennui permanent, un sentiment de fatalité, romantique. Et cependant, je t'ai aimée, je t'ai donné mon âme et j'ai appris à t'attendre pendant que tu créais et créais. Ta nuque inclinée et ce monde de tes réalisations dans lequel tu ne m'avais jamais défendu de rentrer, mais je n'ai pas osé le faire. Tentatrice et excessive. Peut-être ne connaissais-tu pas plus de la vie que moi, ni moins. Je ne le sais pas, mais tu y faisais obstacle sans détour. Tu savais l'endroit exact de la caresse désirée et tu m'amenaï à la réalisation sans la moindre peine. Tentatrice et excessive, encore source de rêves dans mes bras, de désirs simples et tendres, que la vie ne m'avait jamais permis de connaître. Il y avait une rivière, une maison et un lit, un lit dur comme le chemin de pierre qui mène au paradis. Tu ne parlais pas assez. Tu as toujours été concise bien que pas excessivement réservée. Avec toi, il n'y avait que des discours sérieux, mesurés, éblouissants, pleins de ta sagesse millénaire – il n'était pas possible que tu aies appris autant dans les années de ta vie – ou de ta passion, mais une passion sans fuite ni excès. Une passion qui laissait concentré et sans fatigue. Je dénoue la pelote qui reste énorme en permanence et je t'écoute, une autre fois, en train de parler de Hegel, aussi lointaine que si tu donnais un cours

magistral. Tu ne t'en étais jamais rendu compte, mais ton intelligence me bouleversait autant que ta sensualité de femme absolue. Je te savais aussi fidèle que mon chien, qui t'aimait autant que moi et qui te comprenait sans doute beaucoup mieux.

Je les voyais tous les deux comme des spécimens appartenant à une même classification zoologique. Vous vous disputiez comme des enfants à propos d'un croissant, il savait écouter et distinguer le bruit du moteur de ta voiture quand tu arrivais, alors il devenait fou, il ouvrait les portes et notre dame et maîtresse arrivait en inondant d'activité notre monde d'hommes solitaires et taciturnes. Alors nous étions pleins de joie.

Nous nous sommes aimés pendant longtemps. Peut-être nous aimerons-nous toujours, mais tu n'es plus. Je m'en suis allé en hiver sans prévenir de mon départ, peut-être craignant un dernier amour, un dernier désir. Tu ne t'es même pas réveillée. Comme les enfants, tu n'ouvrais l'œil que pour créer jusqu'à épuisement de ton inspiration.

Parfois, durant la nuit, tu t'échappais de mes bras qui étouffaient ta création, afin d'écrire un poème ou l'une de ces nombreuses lettres d'amour que tu m'as envoyées et que je n'ai pas su comprendre. Les choses matérielles t'intéressaient dans la mesure où elles étaient nécessaires. Tu gagnais ta vie sans effort, avec le talent naturel de ceux qui savent obtenir ce dont ils ont besoin et rien de plus. Je suis parti en hiver pour ne pas revenir, l'âme chargée de justifications et de mensonges.

* * *

Tentation de poète : savoir que tu ne m'effaceras jamais de ton corps, ni de ton âme et que, si tu aimes, ce sera seulement en essayant de te faire croire à toi-même que tu m'as oublié. Or ce n'est pas possible. Notre amour était si long dans le temps et si court qu'il était si beau ! Pourquoi cette soirée d'automne ? Tu savais sans doute exactement ce que tu voulais...

Je crois, et c'est à ton honneur, que tu as tout essayé. Mais tu m'as demandé l'éternité et je meurs mille fois chaque jour dans mon angoisse de poète qui s'ennuie de sa paresse ancestrale et de sa façon sans brio de rassembler des étoiles et de tramer des histoires.

* * *

Tentation de poète : se souvenir du bruit du ruisseau, en l'interprétant comme un torrent de montagne et penser que tu es encore près de moi dans la voiture, enroulée dans ton épais châle blanc, alors que nous montons la côte vers le ballon d'Alsace. La route est glissante. Je te dis que nous reculons, j'essaie de te faire peur et je t'assure que, si tu ne m'aimes pas, nous allons tous à l'abîme. Je sais que tu ne veux pas partir, mais je te vois réfléchir pendant un instant, parce que le désir de partir ensemble te séduit. Tu te remémores. Tout est blanc de neige autour de nous, il y a des sapins d'un vert éternel et tu me dis que tu m'aimes. Je comprends que tu ne le dis pas seulement, mais que tu le sens aussi. Ton désir m'enivre. Nous retournons, c'est le soir, la nuit tombe. Le chauffage central est-il très haut,

ou est-ce moi qui le sens me brûler ? Nous retournons à la maison près de la rivière et je sais que tu as peur de ce qu'un jour... Enfin, peut-être n'aurais-je pas dû te faire peur, évoquer en toi une fin où, que ce soit séparés ou ensemble, il y aurait, cependant, un mystère et une fin. Je te trouve distante. Tu me touches par ta douleur, je te console. Tu es beaucoup plus fragile que moi, parce que je t'ai toujours tenue dans mes bras. Déjà avant de naître, tu étais mienne et je ne sais pas dans quel monde nous avons demeuré, mais je t'ai reconnue dans cette soirée tiède. Ta peur me rappelle quelque chose qui est imprimé dans ma chair ou peut-être dans mon essence. Pendant cette soirée d'automne, tu es venue à moi pour demander que se poursuive une existence où nous nous sommes peut-être aimés. Je t'attire finalement dans mon rythme, je te calme, quelques larmes roulent sur ma poitrine. Peut-être vivrons-nous notre dernier amour selon ta peur, mais peut-être le premier selon ma tentation de poète solitaire, au troisième étage d'un hôtel particulier, dans un Paris sobre dont je sais qu'il te ressemble.

II

C'est le soir. Une année va-t-elle mourir ou une année va-t-elle naître ? Je te vois dans une vieille maison devant la forteresse du roi René. Tu ne peux être que toi-même. Tu n'avais pas plus de dix ans, peut-être au début du siècle, sinon un peu plus tard. Vêtue de clair, la jupe froncée. Un lacet autour de la ceinture et des cheveux, armée d'un arc. J'avais oublié qu'une fois j'ai connu un jeu que l'on pourrait appeler " jouer à l'arc ". Tu as deux grandes baguettes dans les mains. Les baguettes en se croisant et par l'impulsion que tu leur donnes, lancent l'arc très loin, vers quelqu'un que je ne parviens pas à voir. On dirait un enfant de ton âge, habillé d'un costume de marin, comme il était usuel à cette époque et dans ce milieu social. Je t'assure que je n'imagine rien, je le vois. Je pensais qu'il serait risqué de discuter avec la petite fille, que mon inconscient se transformerait en poulain emballé. Je sais que je suis relativement seul et que la folie me tente d'une certaine manière. Ce n'est pas que j'ai peur de te confronter, mais comment faut-il commencer ?

Le garçon te répond avec une force excessive. Ton corps s'étire et tu touches à peine l'arc qui roule jusqu'à mes pieds. Nous nous inclinons en même temps. Ta main droite est délicate, elle frôle presque la mienne. Nous sourions. Je te regarde, tu me regardes. Mes yeux t'envoient des gouttes de pluie, parce que tu brilles comme un caoutchouc dans ma terre lointaine, luxuriante et humide. Peut-être est-ce plus que cela, peut-être est-ce la rosée d'une aube où j'ai eu soif de te connaître, ma fleur inattendue, sans calcul, souriante et inoubliable ?

Après, tout passe si vite !... Nous jouons avec tes poupées de porcelaine dans une grande chambre aux murs tapissés de vieille soie rose. Un carpette couvre le parquet, où dominant les tons verts. Il y a une odeur de cire et de tarte aux pommes. Sur ton lit, il y a un couvre-lit difficile à décrire, qui ressemble à un gobelin, avec des raies vertes verticales et des roses. Une table de chevet avec un guéridon comme il y en a dans les chambres de petite fille, recouvert d'un matériau qui ressemble à du tulle – je ne m'y connais pas beaucoup en tissus – et un nœud vert fin en velours avec un petit lacet. Je reste silencieux. Je ne sais pas comment jouer avec toi.

J'espère que tu me donneras un rôle, un commandement. Ce n'est pas que tu m'ignores, mais je dirais presque que tu joues toute seule.

Dans ta maison, il n'y a pas de bruit. Seulement un silence inquiétant et je ne vois personne d'autre. Le petit garçon de la rue s'est volatilisé. Tu as une maison de poupées de trois étages et environ cinq pièces par étage. Elle est illuminée. Là, il y a des personnages. Une grande cuisine économique, comme dans les temps anciens et une employée qui pétrit sans se hâter, comme si c'était pour l'éternité, un pain de plâtre. Pardonne-moi, je n'affirme pas que le pain est fait de plâtre, je le pense simplement. Dans le salon, il y a un piano et une petite fille habillée comme toi qui a l'air de jouer les exercices de Czerny. Il y a une grand-mère qui porte des lunettes assise dans une chaise longue, dans une autre pièce du rez-de-chaussée et près d'elle une roue ; je crois qu'elle file. Les parents ne sont pas là ? Enfin, je ne les vois

pas. Tu joues seule et je me sens gauche, parce que je n'ai jamais su jouer, même si je t'accompagne du mieux que je peux.

III

Arrêter de souffrir, de rêver que je vais te rencontrer à nouveau, à nouveau et à nouveau. Arrêter de cheminer, en m'absentant de moi-même pour te suivre et exiger de Dieu qu'Il m'explique pourquoi je n'ai pas su te voir, t'aimer, t'attendre, supporter la vie jusqu'à me comprendre moi-même. La faute m'en revient beaucoup plus qu'à moitié. Je t'ai fait mal en voulant t'aider et ceci me rend triste. Les images m'échappent de notre bonheur au creux de la peine et la solitude me harcèle à chaque coin de ma chambre, de mon lit, de ma maison, de ta ville qui ne sera jamais la mienne, parce tu n'es plus. C'est une ville morte de pluie. Il n'y a pas d'oiseaux. Les arbres se sèchent de bas en haut et je sais qu'il n'y a pas de poèmes capables de me réveiller. J'ai traversé un moment pénible. J'ai imaginé que je lisais tes lettres avec cette manière que tu avais de les conclure par un : “ celle qui t'adore brutalement ”. J'ai toujours pensé que la phrase était très belle, mais elle me paraissait excessive. Maintenant je sais que c'était la vérité.

* * *

La nuit, ils mangèrent chez nous. Carlos et Ana arrivaient à peine. Je savais qu'ils viendraient. Ils avaient la peau dorée. C'est l'été à Buenos Aires. J'ai attendu qu'ils parlent de toi. Je suppose que tu auras exposé tes tableaux à la galerie de la place San-Martin. Je ne sais pas pourquoi ils ne parlaient pas de toi, mais du Colón, de la dernière saison d'opéra, et aussi des derniers livres, des pièces de théâtre. Rien de toi. Je ne peux pas imaginer où tu te trouves. Après un moment, ils m'ont parlé de la femme d'Alberto, je ne la connais pas, mais la description répondait à la tienne. Je te rappelle que nous vieillissons et que nous pouvons mourir. Je désirerais que nous nous enfoncions ensemble dans l'abîme, entourés de neige, en nous endormant de la mort douce de l'hiver.

* * *

Tentation de poète : croire que nos cœurs pourraient cesser de battre en même temps. Non, tu es plus fragile que moi. Je t'aurais survécu. “ Terrible, épouvantable ! ”, dirais-tu, en appuyant la main droite sur la poitrine, la respiration suspendue et l'horreur débordant des contours de tes yeux dorés. Dans la salle de bains, il y a une photo de toi en costume de karaté. Peut-être Ana l'a-t-elle vue ? Cependant, elle n'a fait aucun commentaire. Je t'ai acheté une robe cérémoniale blanche. Elle se trouve dans ta commode. Moi aussi j'en ai une. Nous ne la revêtirons pas pour faire le seppuku, mais pour boire le thé et ensuite nous ferons l'amour lentement, en sentant dans les doigts l'image totale de l'autre aimé. Je sais que tu n'aimes pas les amours lentes, mais tu pourrais apprendre à te laisser contempler. Ana doit avoir compris que je t'attends. Elle regardait avec curiosité les détails de la maison, parce que j'ai naturellement tout laissé chez elle. Tu devras simplement acheter ta mémoire pour oublier que je suis parti il y a dix ans.

Quand je suis revenu, non pas pour rester, mais pour m'assurer que tu n'étais pas partie, tu étais partie. Tout était presque en ordre et je dis presque, parce que j'ai trouvé beaucoup de larmes que je n'ai pas eu le temps de garder encore dans des flacons fins d'albâtre égyptien. Carlos en écarta quelques-unes pour pouvoir s'asseoir et Ana me surprit quand elle en prit une dans sa main droite et me demanda à brûle-pourpoint pourquoi on les trouvait partout comme fraîchement pleurées. Je lui ai répondu qu'elles l'étaient effectivement et que je les préférais ainsi versées bien que je les voie, parfois, comme le pressentiment d'un déluge proche, qui guette.

* * *

Les murs restent blancs et ton lit – je le voudrais bien – garde quelque chose de ton parfum, comme un flacon mal fermé. Ceci concernait ta chambre. Dans la mienne, il n'y a pas d'autre parfum que celui des journaux et des vieux recueils de poèmes ou traités de philosophie, des textes qui ont une histoire, achetés où on peut les trouver, des textes rares ; hier, c'était Plutarque : *Isis et Osiris*. Une édition détaillée du XVIII^e siècle qu'un homme devait avoir lu à sa femme, peut-être la mère de ses enfants, au cours de nuits d'amour presque sereines, saintement sereines. Mon Dieu, et notre chambre ? Avec ce grand lit provenant de la grande maison près de la rivière, aussi dur que le chemin de pierre qui mène au paradis. Je ne peux pas m'abandonner dans ce lit. Ton corps me harcèle de son désir insatiable. Le lit a duré plus que notre amour. Des paroles d'imbécile ! Notre amour est immortel. Ceci est tout ce que j'ai pu comprendre en ces dix ans où je n'ai pas cessé de penser, de souffrir, de trembler, de te regretter et de faire semblant de réfléchir. Il n'y a rien que l'on puisse penser d'un dialogue aussi obscur que celui-là, qui est le mien, au cœur de cette solitude. Je dialogue avec notre amour, qui est plus fort que nous, car c'est le seul qui me reste, puisque tu n'es pas là pour me répondre. Peut-être si nous nous revoyons, pourrions-nous nous reconnaître. Ou peut-être es-tu morte, mais cela m'étonnerait. Tu serais venue me le dire.

IV

Avoir été cet homme étrange dont tu as cru qu'il t'avait aimée une fois, celui des voyages, celui qui ne s'arrêtait jamais si ce n'est pour te juger, entre deux avions, ou pour te donner le sentiment d'être un morceau de bois. Je ne te l'ai pas raconté, je l'ai lu dans tes cahiers de voyages. Tu as toujours tant écrit ! Je ne saurai jamais où se termine réellement la place Saint-Marc et où tu commences à rêver.

Peut-être l'as-tu rencontré pour de bon dans un carnaval de Venise. Il n'était pas italien, il était avide, du pays de l'avidité. Il voulait toujours plus, mais pas ton corps, pas ton parfum, non, il voulait quelque chose que tu n'a jamais eu, quelque chose de plus. Parfois, je pense que tu l'as quitté, parce qu'il ne te voyait pas, il voulait faire de toi un objet de création, te mettre des vêtements étranges pour satisfaire ses fantasmes et pour une raison simple que je comprends bien, tu t'es lassée, tu n'en pouvais plus. Il te transmet la peur de vieillir. Il ne te vit jamais comme tu étais avec ton âge et ta fraîcheur. Il s'était préparé à t'aimer pour l'éternité et, pour commencer à le concrétiser, il t'imaginait approchant ton premier siècle.

La bibliothèque de ta chambre était pleine de cahiers de voyages. Pourquoi ne pas les avoir amenés avec toi ?

J'ai peur d'imaginer pourquoi tu les a laissés. Je sens que tu voulais que je sache qui tu avais été auparavant. En vérité, j'aurais dû les lire systématiquement, étant donné qu'ils étaient dans un ordre strict, mais je ne l'ai pas pu. J'ai cherché ce qui concernait le temps que nous avons passé ensemble. Les descriptions étaient précises, mais tes sentiments ! Je n'aurais jamais pu les imaginer. Savoir quelque chose de moi à travers toi me faisait si mal. Cela me déprimait tellement que j'ai fermé le cahier, je l'ai rangé et j'en ai pris au hasard un autre sur ta vie antérieure.

Et j'ai commencé à comprendre que l'on peut être condamné pour être si curieux et que ta curiosité t'avait déjà joué des tours, parce que tu l'avais suivie et que son mystère t'avait attirée.

Il t'avait fait très mal. Il était si autoritaire et jaloux qu'il t'avait privée de ta vie de famille et de relations. Il aimait tout, mais j'estime qu'il ne comprit pas qu'en t'en privant il te laissa vide, parce que tu étais beaucoup de choses et non pas cette poupée de chiffon habitée par des légumes qui t'entraînaient en pourrissant. Mais il savait si bien raconter les contes de fées, de châteaux et de princesses. À la fin de son récit, il y aurait toujours un endroit pour toi et cet endroit était celui de la domestique vêtue d'un tablier rustique, ou celui de la servante légère et sensuelle d'une auberge de campagne, où un chevalier viendrait avec son cheval se reposer dans ses bras.

V

Avoir été cet homme qui te fascinait, qui savait te raconter des histoires, voyager, voyager et te transformer en personne transhumante. Sans doute n'avait-il jamais aimé ton corps, mais seulement, parce qu'il était jaloux de toi, parce que tu lui volais le centre du monde et que tu te transformais mimétiquement en protagoniste de ses contes. Avec lui, tu n'avais pas le temps de peindre, ni d'écrire. Il n'a pas pu te détruire, parce que tes pensées s'envolaient très loin, au-delà de la vie.

Je le sais, il ne le sait pas. Je le sais, parce que je te lis et je te vois fuir de ses bras de misogynne, pour te perdre dans mon imagination sur des plages lointaines, longues et dorées. Svelte et parfaite, comme cette romaine du poème d'Alfonsina Storni, pour trouver l'amour éternel, d'un amant très beau et pur comme toi, assoiffé de tendresse et de silence. Tes confidences me brisent.

Je sens tes orgasmes dans mon sexe. Je te sens le prendre pendant que je lis les confidences de tes fréquents voyages romantiques et imaginaires vers cette plage lointaine et dorée où tu te trouves avec cet amant sensuel et presque adolescent qui ne peut exister dans la réalité, mais qui est une partie de toi, la projection de ton idéal d'homme ou d'homme idéal, qui t'appartient.

Combien de souffrance cela aurait été pour une autre femme de vivre avec un homme et de ne pas le posséder. Tu t'es résignée comme la femme d'un mutilé de guerre. Mais non, tu ne t'es même pas résignée. Tu l'as simplement vécu.

En tout cas, tu avais accepté qu'il soit le dernier homme de ta vie. Je crois que tu as raison, que ton adorable " prince bleu " n'était pas si mauvais. Il était parfait, il savait tout et il avait lu tous les textes possibles sur la sexualité et l'érotisme. Il avait poursuivi tout une recherche qui l'avait conduit aussi bien à l'orgie qu'à la mystique, il avait lu des textes tantriques et d'autres du même genre pour dominer ses érections. Comme si ce réflexe pulsionnel était l'expression unique de l'être vivant mâle.

Il aurait été l'homme idéal pour une femme hystérique et glaciale, qui le séduise et lui donne l'illusion d'une passion éloignée de la réalité. Non pas pour toi, qui t'étires ardente sur le lit, sans plus de fantasme que les yeux de l'aimé. Admirant avec plénitude l'homme qui te possède, aimant fortement et accueillant avec des gémissements le plaisir partagé.

Tu me rends triste. Seule dans une piscine sur le Marmara, le cœur rêvant et le corps ardent, pendant que lui, dans sa chambre, se repose dans sa hâte de t'aimer sans passion. Il t'a aimée, je le sais, comme je t'ai aimée. Nous t'avons perdue tous les deux. Il t'a donné le meilleur et moi aussi.

Seulement, nous avons été des hommes très compliqués.

La nuit, je me suis réveillé, parce que tu criais. Pardonne-moi, j'aurais dû te réveiller avec des baisers, mais je ne t'ai rencontrée ni dans ta chambre, ni dans la mienne, ni dans la nôtre. Tu fais toujours des cauchemars.

Tu m'as dit qu'il y avait un taureau qui traversait de ses cornes la porte d'un omnibus arrêté dans une gare de campagne.

VI

Te crier de ne plus te tromper. Je te vois te dresser joyeuse au paroxysme de la curiosité. Tu déchiffres la forme des nuages. Voir un couple ou une femme avec son enfant dans les bras. Je sais que tu ne l'imagines pas, parce que tu m'enseignes les formes et je ne peux pas te nier que je les vois aussi. Mais vient le vent qui sépare le couple et la mère de son enfant. Ne te trompe plus. Ne souffre pas tant, ce ne sont que des nuages. Tu ne trouves ni un crayon, ni un papier pour immortaliser la scène. Dans ton immense sac, il n'y a pas les accessoires permettant d'immortaliser l'instant et tu pars très loin chercher cet amant parfait. Je te promets qu'il n'existe pas. Tu vas vers ta plage, cette immense plage lointaine où tu ne l'as jamais eu, parce qu'il n'a pas existé et n'existera jamais. En fait, il n'est pas de ce monde. Je ne suis jaloux de personne, sauf de lui, parce que je sais que tu le vois écarter les méduses de ton chemin. Peut-être que je me trompe, mais je l'imagine comme un adolescent, peut-être serait-ce ton propre fils, le seul être que tu n'oserais pas faire tien. Quelqu'un de beau comme toi ne peut être que ton père ou ton fils. Personne ne peut aimer autant un autre qui ne soit une partie de soi-même.

* * *

Tu me demandes ce qui se passe après la mort, si nous pourrions nous voir. Je ne le sais pas, je ne le sais pas et je te dis : “ assez ” et je t'oblige à revenir, mais ce n'est plus possible, parce que tu cherches la vérité, je ne peux pas te suivre et aussi je sais que je ne peux pas te laisser seule. Les champs sont jaunes, les champs de blé regorgent de grains. Deux mille ans ont passé depuis que le pharaon a rêvé des épis des sept années d'abondance. Tous sont morts, tous cherchent la vérité et tu t'obstines à savoir. La seule chose qu'il soit possible de connaître et d'accepter est que nous sommes ensemble aujourd'hui, que les vents défont les nuages et qu'un jour, je te le promets, pour que tu ne sois pas triste maintenant avec moi dans mes bras, je porterai des fleurs d'amandiers à la tombe de tes rêves, pour que tu penses que la neige est arrivée, qu'il te faut dormir et attendre le printemps pour renaître.

* * *

Il y a un cristal. La nuit devient profonde et fébrile. Nous rompons le temps et je t'aime.

VII

Savoir la vérité. Je m'interroge. Ce dimanche, tu t'es réveillée bien tôt, cherchant quelque chose que je ne voyais pas. Tu étais comme illuminée. Nous avons traversé le pont. Tu m'as amené vers la droite sans la moindre hésitation, jusqu'au numéro 19 du quai Bourbon, sur l'île Saint-Louis. Il y avait là un hôtel particulier, c'est là qu'il se trouve toujours. Peut-être y a-t-il toujours été, y sera-t-il toujours et peut-être y retournerons-nous ensemble de quelque manière, puisque tes pas assurés paraissent confirmer l'existence d'au moins une vie antérieure en ce lieu. Tentation d'être l'unique dans toutes tes vies. Cela me coûte, je doute, je ne sais pas. Comme je ne sais pas où tu te trouves et que j'ai besoin de te poser certaines questions, tu demandes davantage, à chaque fois.

Ce fut un dialogue fou. Tu parlais comme hallucinée. Je n'avais pas peur, je te suivais.

– Nous avons déjà été ici, au premier étage. C'est une nuit de fête, je regarde vers le bas. Mes escarpins sont d'un rouge profond, presque Bordeaux, et ils ont des lacets en velours, je vois la jupe au ton de mon habit de fête. Peut-être s'agit-il d'un adieu. Les murs sont d'un vert Nil.

Nous descendons, nous regardons le fleuve pour la dernière fois ce soir-là.

– Pourquoi vas-tu partir demain pour l'Amérique ?

– Qu'irai-je faire en Amérique ?

– Tu as commencé à faire quelque chose que tu dois continuer ; pour cette raison, tu repartiras. C'est ta vie, ton travail. En principe, tu reviendras et nous nous marierons en grande pompe.

– Où sommes-nous ?

– Je crois que tu es à mes côtés sur le balcon. La Seine est en crue, c'est l'été.

– Que faisons-nous ici ?

– Il faut entrer dans cette maison, il faut entrer, tu vas te rencontrer.

Je n'ai pas peur, je te suis, mais j'éprouve la même chose qu'avec cette petite fille dans la maison sans personne, quand j'espérais qu'elle me dise comment jouer avec elle. Je te suis et une petite porte s'ouvre sur le porche, débouchant sur un patio empierré, avec beaucoup de plantes. À travers la fenêtre, je perçois des murs d'une couleur vert Nil. Nous avançons de quelques pas, c'est la fin de l'été. Des feuilles sont déjà tombées des arbres et bientôt, au centre de la végétation ombreuse, je vois, comme née des entrailles de la terre, une statue d'aborigène avec des bras ouverts et des chaînes brisées. C'est une statue américaine.

– Que fait cette statue dans le patio du numéro 19 d'un hôtel particulier de l'île Saint-Louis ?

Tu reviens, tu me regardes en sachant que je suis bien obligé de reconnaître que tu avais raison.

– Tu vois ? C'est toi qui l'a apportée vers l'an 1900.

* * *

Je ne te réponds rien, ta fantaisie m'étonne et me réjouit, je peux, enfin, jouer avec toi ! Nous sommes tous les deux impliqués dans la même

aventure et nous sortons vers la droite par une autre porte, cherchant un document dans une librairie pour apprendre quelque chose sur ce numéro 19 du quai Bourbon. Dans une petite librairie couleur d'humidité et sentant les vieux livres, nous trouvons l'information : là, résida un anthropologue français qui partit en Amérique du Sud en 1912 et ramena dans ses bagages la reproduction de la statue en question. Nulle part n'était indiquée la date de son retour, ni celle de sa mort. Ce n'est pas là matière à croire ou à ne pas croire, c'est comme l'histoire des nuages. Peut-être vois-tu des choses que je ne vois pas ou vois-tu des choses dont je n'avais même pas l'intuition et qui m'ont paru rigoureusement fausses.

* * *

La nuit est bientôt tombée. Nous cheminons en silence sur la rive gauche de la Seine. Je sentais comme toujours que tu éprouvais un certain sentiment de panique quand la nuit approchait, qu'il fallait retourner à la maison et que la fin de la semaine se terminait brusquement et simplement pour nous, à manger comme tous les humains. Je le sentais, c'était physique. Comme si quelque chose en toi exprimait l'irréparable, l'éphémère. Alors, je voulais parler avec toi. Tu te couchais très tard, tu te mettais à peindre. Vers le milieu de la nuit, tu t'inquiétais.

* * *

Nous sortons sur la terrasse, il y avait des étoiles et ce ciel rose lumineux de Paris qui semble annoncer un passage dépourvu de sentiment tragique vers l'éternité. Je sais que tu désirais que le jour retourne bientôt.

– Tu te souviens, m'as-tu dit, de cette gare, d'une grande gare ? Tu la vois ?

– Pas très clairement (je te réponds, heureux de pouvoir, enfin, jouer ensemble).

– Souviens-toi, je t'accompagne. Souviens-toi, plus, plus. C'est une grande gare, avec une coupole très haute. Comme la gare Constitución à Buenos Aires. Il y a beaucoup de voies qui se croisent. Je sens l'odeur, souviens-toi. Je ne suis pas sûre si c'est Constitución ou Hambourg, je ne sais pas. Tu es en train de partir. Il y a un train arrêté sur le quai. Tu portes un costume fil à fil gris, croisé, et moi un habit bleu avec un plastron blanc et les cheveux courts en mèches nettement délimitées qui débordent sur les joues, sous un petit chapeau. Il y a du vent et des odeurs dans la gare. Nous sommes en l'an 1912. Je t'embrasse. Ce train te portera vers un port, Hanovre peut-être, et de là en Amérique. J'ai peur dans les tripes. Je ne sais pas pourquoi j'ai peur que tu ne reviennes pas. Tu ouvres la petite porte du train au dernier moment et tu t'en vas. La gare ne s'écroule pas, mais je n'ai déjà plus de chemin de retour vers une maison quelconque.

* * *

Tentation de poète : faire que le temps s'inverse, retourner à cette nuit où nous célébrons les adieux sur le quai Bourbon et nous fondre dans les

pierres des murs de la maison jusqu'à nous transformer en pierres et devenir un peu plus éternité, nous-mêmes.

VIII

Cette nuit j'ai rêvé d'un taureau qui traversait la carrosserie d'un omnibus stationnant dans un lieu que je ne connaissais pas. Mais je reviens à Carlos et Ana. La place d'un quatrième convive, qui devait arriver d'un moment à l'autre, était naturellement libre. J'ai alors affirmé que je t'attendais, que tu pouvais arriver, qu'il n'était pas possible de te chercher à l'aéroport, parce qu'on ne savait jamais ni l'heure de ton arrivée, ni le numéro de ton vol. Je leur ai raconté que tu étais dans la partie turque de l'île de Chypre, peignant la montagne des cinq doigts qui regardent vers le ciel, et que la veille dans l'après-midi, nous étions à Nicosie en train de prendre un café turc et que nous continuions à habiter près de Guernée sur la plage de Denise Keese. Mais, comme je n'avais pas la peau bronzée, Ana m'a fait remarquer que ce n'était pas possible, parce que le soleil, là-bas, est éternel. Je lui ai affirmé qu'il n'en était pas ainsi, que seuls les jasmins en fleur sont éternels, qu'à la nuit tombée, ils embaument l'air de leur parfum, que cette fois il y avait de la musique grecque sur laquelle tu avais essayé de m'apprendre à danser comme Zorba et que, pour cela, je n'avais pas bronzé, mais comme blanchi de lune.

Je lui ai montré quelques-uns de tes projets de tableaux, surtout ceux d'avant-hier, sur la plage. Tu m'as dessiné avec un air presque fou et un chapeau de paille. On m'a dit que je ressemblais à Van Gogh. Les autres dessins représentaient le kiosque aux tentes vertes à l'endroit où, sur la plage, nous avons l'habitude de déjeuner et celui de cette femme qui se perdait vers le nord en tirant une petite fille par la main.

* * *

Vers les onze heures, je sentis qu'ils étaient inquiets ou fatigués. Ana retira tes assiettes et les plaça avec les autres sur la pile de la cuisine. Je ne leur ai pas dit, bien sûr, que le taxi était venu me chercher chez Denise Keese quand il était encore très tôt, vers les quatre heures du matin. Il y avait une brume intense, très intense. Nous avons dû traverser la fameuse chaîne de montagnes pour atteindre l'aéroport. Il y avait tant de brume ! Je ne sais pas à qui j'ai tendu le billet d'avion, mais quelqu'un l'a pris. Il y avait aussi de la brume dans l'avion. Il y avait une musique étrange, comme d'oiseaux qui se réveillent à l'aube en chantant à contrecœur. Qui sait comment je suis arrivé à la maison, mais la brume est venue avec moi et les oiseaux aussi, parce que l'appartement en était plein et il y avait encore beaucoup d'oiseaux endormis dans les filets. J'ai dû ouvrir la fenêtre pour les chasser. Ils se sont envolés, finalement, dans un battement d'ailes impressionnant. J'ai dormi comme j'ai pu dans ma chambre, en essayant de récupérer de ce voyage.

* * *

Seulement le geste habituel de préparer le café et les lettres qu'on avait passées sous la porte m'ont permis de m'insérer à nouveau dans le temps. Il y en a une qui t'est adressée comme tous les mardis. Elles se sont

accumulées, ici, à côté de tes cahiers. C'est quelqu'un qui ne doit pas ignorer que nous sommes ensemble et que nous mangions, encore avant-hier soir à l'abbaye de Bella-Paesse et que tu portais le fameux habit vert corail que tu n'as jamais pu enlever. Je ne comprends pas cette histoire. Ce vêtement semble fixé à ta peau. Comme des ailes, tu entres avec lui dans la mer, quand tu sors, il est collé à ton corps et, quand tu avances de deux pas au milieu des jasmins, il paraît sécher, s'ouvrir et resplendir comme une fleur inflétrissable, alimentée par une source d'éternité.

J'ai fermé la porte derrière Ana et Carlos, j'ai pu vérifier que les fenêtres étaient bien fermées, qu'il n'y avait pas de brume, ni d'oiseaux dans les filets. J'ai marché sans but l'espace de quelques pas et une voix en moi a demandé : “ et maintenant quoi ? ”.

* * *

La tapisserie de l'entrée se dégrade. Tu devras la faire réparer ou la changer. Je ne sais pas pourquoi elle s'est tant dégradée ; il n'y a pas beaucoup de gens qui entrent et sortent. Peut-être est-ce moi qui inflige des va-et-vient à cette tapisserie près de la porte d'entrée ?

Je n'avais pas envie de me mettre à lire. Ni même de mettre de la musique, parce que tout bruit me dérangeait, toute sonorité qui ne soit pas ta respiration ou la mienne. Tu t'es endormie très tôt, mais j'ai pensé que tu ne dormais pas, que tu pensais, en silence, immobile, pour ne pas me déranger ou m'inquiéter, parce que mon lit est trop petit pour contenir ce corps surdimensionné qui est le tien.

Je retourne à mon rêve. Cette image, que veut-elle dire ? Ce taureau chargeant l'omnibus rempli de touristes sans âme, sans touristes et stationné dans une gare poussiéreuse d'où je ne suis jamais sorti et où je ne pourrai jamais aller, parce que je ne la connais pas ?

IX

Alternative possible :
Accepter ta proposition d'éternité...
La pluie vient de cesser.

Écrit à Paris, le 21 mars 1994.

LA TANTE

Ils étaient cinq frères, elle était une sainte, chantait Gardel vers les années trente, mais ils étaient plus de cinq frères. Elle fut plus qu'une sainte. Elle fut stoïque. De ce dont je me souviens, c'est qu'il y avait quatre garçons.

Hector mourut dans sa jeunesse ; Gallo, également, mais à la suite d'un accident ; Euclides, frappé par la maladie, s'acquitta de la vie. Quant à Luis, il mourut de vieillesse beaucoup plus tard encore.

Il y avait, aussi, trois filles.

La première fut emportée par la tuberculose qui était mal soignée à l'époque. Elle était mariée, mais elle n'a pas laissé d'enfant. Les deux autres – et j'en ignore la raison – cessèrent d'engendrer.

Rosa avait tellement souffert de sa condition maternelle qu'elle leur transmit la frayeur de reproduire.

Elle s'appelait Alba.

Il resterait donc seulement trois filles de la famille originaire, car le mari de Rosa mourut jeune après lui avoir rempli les jupes et l'âme d'enfants.

Elles furent pauvres. Peut-être ont-elles souffert, mais sans jamais le montrer.

Le sens de la dignité les avait accompagnées depuis leur tendre enfance dans une grande maison que je n'ai jamais connue et qui comprenait un patio avec des jasmins et des héliotropes.

Les deux sœurs gardèrent les mains vertes jusqu'à l'éternité où elles iront, probablement, remplir de joie les austères sentiers qui conduisent au paradis – que chacun d'entre nous souhaite atteindre – en plantant des jasmins dans un été permanent et en s'appropriant des hectares du purgatoire pour semer des pommes de terre et du maïs doré ainsi que du blé pour fabriquer du pain.

Rosa décéda le même jour que Pablo Picasso.

L'association entre les deux peut paraître capricieuse, mais il n'en est rien.

Rosa fut une artiste qui ne fut jamais connue.

Très vite, elle s'enferma chez elle pour ne jamais en sortir.

Elle fut obligée de changer de domicile après ces vingt années de vie cloîtrée. Quand ils l'ont fait partir pour une autre maison, même si ce changement lui produisait des vertiges, elle découvrit un Buenos Aires dont elle était loin de connaître l'existence et ceci fut tout ce dont elle avait besoin de savoir du monde extérieur. Dans sa première habitation que j'ai connue, la porte d'entrée ne donnait même pas sur la rue, mais sur un corridor et il y avait un petit escalier que Rosa descendait à l'aide d'une canne tant que sa santé le lui permit afin de regarder passer les gens.

Elle fut sociable.

La fille cadette, Lucrecia, vivait toujours avec elle bien qu'elle fût mariée. L'aînée, Zulema, était, également, mariée. Elle vivait, toutefois, dans sa propre maison éloignée de chez sa mère.

Ces deux filles étaient très belles, d'une suprême élégance.

Lucrecia demeura toujours un peu enfant, innocente et pleine de générosité. Elle apprit le Braille pour écrire à une nièce aveugle. Elle faisait toujours des cadeaux. Elle venait chez moi avec des biscottes et des contes.

Elles n'ont pas engendré, mais Rosa leur avait inculqué tellement de maternité qu'elles se sont mises à aimer, sans limite, les rejetons des autres.

Le problème avec Zulema, la tante, est qu'elle eut des neveux, des petits-neveux et des arrière-petits-neveux. Peut-être arrivera-t-elle à en avoir encore davantage. Elle ne semble pas appartenir au temps.

Elle a toujours eu l'habitude de lire beaucoup. Vers ses quatre-vingts deux ans, elle cessa de lire avec des lunettes, car elles se cassèrent. Elle eut un bon mari – un peu tête – qui lui laissa des propriétés, mais aucune pension. À quatre-vingt deux ans, elle travailla à lutter contre la bureaucratie insolite argentine pour l'obtention d'une retraite comme dame de compagnie. Chaque jour, elle part visiter ses malades qui ont, comme incapacité de base, l'âge. Ce sont des gens de sa génération, plus jeunes qu'elle, mais ils ont été attaqué par le temps, parce qu'ils n'ont fait que se regarder le nombril pendant qu'elle se força, jusqu'à épuisement, à recevoir, aimer, converser et donner du plaisir à son mari mondain et aux enfants de ses neveux.

En l'évoquant, il est difficile d'utiliser quelque temps de verbe que ce soit. Elle fut. Elle est. Elle sera.

JOUER

Histoire du mariage de la jeune fille qui avait perdu, à l'occasion, sa chambre et son lit

Lui : Dans une tente de plaisirs
 Tu viendras habiter avec moi
 Car j'ai dans mes besaces
 Du blé en or à t'offrir.

Elle : Tu n'as de tente ni de blé
 Ni de perles en or à enfiler
 Seulement ton corps tu as
 Et mon père l'achètera.

(Parce qu') Il n'était pas possible de continuer à entasser des lits dans toutes les chambres, car la maison devait être vide pour accueillir la réception.

(Parce qu') Elle ne savait pas du tout ce qui pouvait se passer dans la maison, car les domestiques avaient réduit son territoire – à cause de la fameuse soirée – à un matelas délabré, déposé sur le sol du vestiaire.

(Parce qu') Elle s'était allongée en essayant de reposer sa beauté, après avoir appliqué une crème de soins pour le visage, une de celles qu'utilisaient les grandes personnes.

(Parce qu') Elle n'avait que vingt ans et une attente impatiente de se lancer dans le jeu de jouer le bonheur d'une passion éternelle avec l'homme idéal.

(Parce qu') Ils s'étaient mariés le dix-huit mai civilement et avaient été immédiatement séparés afin de lui éviter la défloration qui est exclue avant toute union consacrée par le curé.

(Parce qu') Il ne manquait que quelques minutes pour le prétendu mariage rêvé, qui devait être légitimé dans la grande église envahie de fleurs blanches, appelée Notre-Dame des Victoires – car personne n'a eu l'idée de bâtir l'église Notre-Dame des Défaites.

(Parce qu') Il vint la voir dans la pièce ce où elle se trouvait allongée sur le matelas délabré et qu'elle était comme perdue, ne sachant ce qui se passait.

(Parce qu') Elle s'était rendue à l'église avec une heure de retard, car elle était en dehors du temps, terrifiée de ne pas pouvoir continuer à prétendre jouer.

(Parce que) Les horloges se sont arrêtées au moment où elle voulait respirer, alors que la couturière de luxe lui avait violemment serré la ceinture de sa robe et enfoncé sur sa tête adolescente une couronne de mugets qui n'allait pas durer une nuit sans se faner.

(Parce qu') Après la réception, ils sont partis à l'hôtel le plus beau de ce Buenos Aires incestueux et patriarcal où elle a eu faim, mais il n'y avait que du champagne.

(Parce qu') Ils n'ont pas eu envie de faire un amour sans joie, dans un lit plus grand que l'enfer, ils se sont ennuyés d'ennui bien gagné, car ils s'étaient mariés sur des mensonges et des envies de fuite.

(Parce que) Le train pour la vie ensemble est parti le jour suivant, et comme dans le wagon-lit il n'y avait que deux jolies couchettes, ils se sont rapprochés un instant pour jouer à un désir dont ils étaient déjà rassasiés.

(Parce que) Le lendemain ils sont arrivés à Cordoba pour habiter dans un hôtel à la lumière mourante et, les jours passant, leurs habits de luxe se sont accumulés dans des placards malsains, sombres, sans autre mémoire que du vide.

Pour tout cela et bien des siècles plus tard, elle est morte, sans finir son jeu, dans une nuit de lune lorquienne, loin de chez elle, dans les bras d'un amant étranger et labile, dans une ville étrangère sans avoir récupéré ni son lit ni sa chambre.

Si bien que les couplets sont vrais :
Les copules ont bien donné
Fruits à jamais inoubliables
Mais, dans ses jours, il n'y eut que des lunes
Et dans ses soleils que des solitudes.